

Ablaye Cissoko

François Bensignor



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3199>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.3199

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2015

Pagination : 181-186

ISBN : 978-2-919040-31-5

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

François Bensignor, « Ablaye Cissoko », *Hommes & migrations* [En ligne], 1310 | 2015, mis en ligne le 14 décembre 2015, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3199>

MUSIQUES

ABLAYE CISSOKO

Propos recueillis par **FRANÇOIS BENSIGNOR**.

Ablaye Cissoko est aujourd'hui l'un des joueurs de kora les plus en vue sur la scène internationale. Le soutien que lui apporte la Fondation BNP Paribas depuis 2012 permet une extension de sa notoriété. Issu d'une famille de griots musiciens, Ablaye, de son vrai nom Kimintang Mahamadou Cissoko, est né à Kolda au Sénégal en 1970. Subjugué par Saint-Louis du Sénégal, il y a établi son foyer, faisant de la ville son port d'attache. Mais sa prédilection pour ce lieu de rencontre entre le fleuve Sénégal et l'Atlantique ne l'empêche pas de gérer la maison familiale, école de musique et de danse, établie par son père à Dakar dans le quartier de Thiaroye Gare.

Imprégné de la tradition orale de sa lignée – les griots Cissoko sont détenteurs de l'art de la kora –, Ablaye joue de la kora depuis l'âge de huit ans. Après des études au conservatoire de Dakar, il s'est spécialisé dans l'instrument dont il est aujourd'hui un maître virtuose. La kora qui l'accompagne en toutes occasions porte le nom de sa mère, Amaly, disparue alors qu'il n'avait pas encore deux ans.

L'art d'Ablaye Cissoko se révèle en solo. Un accord très subtil s'établit entre les mélodies fluides agilement tissées sur les 21 cordes et la douceur élevée de sa voix de roseau. Le chant et l'instrument se prolongent l'un l'autre. Il s'en dégage une indécible harmonie qui calme la douleur et repose les âmes. Son duo avec le trompettiste allemand Vol-

ker Goetze atteint des degrés exquis de délectation méditative, par l'épure sensible du jeu des deux artistes. La finesse des couleurs sonores qui se chevauchent amplifie l'acuité des variations improvisées.

Dans toutes ses collaborations, Ablaye Cissoko sait demeurer lui-même, préserver l'intégrité de son style, quelle que soit la diversité des genres dans lesquels il l'intègre : le jazz de François Jeanneau, l'oriental-gnaoua-groove de Majid Bekkas, le baroque espagnol de l'ensemble La Chimera, le blues d'Éric Bibb, les modes turco-persans de l'ensemble Constantinople, etc.

François Benignor : Votre premier album s'intitule *Diam (La Paix)*. Or, ce qui est frappant, c'est cette sérénité qui émane de votre musique. C'est une recherche délibérée. Comment l'expliquez-vous ?

Ablaye Cissoko : Il y a une réponse et il n'y en a pas... Si je cherche la réponse, c'est que quand j'écris, je ne me force pas à écrire. J'ai cette chance de recevoir ces chansons qui viennent de partout dans mon environnement. J'écoute beaucoup mon cœur et je veux vraiment prendre du plaisir. Je ne veux pas jouer, chanter et souffrir. Et il arrive un moment où ce que je fais me dépasse.

Ma mission est d'amener la paix, de faire que les gens se posent. Leur faire comprendre qu'il ne sert à rien de courir. Courir mène dans une impasse. Si je joue, je veux prendre du plaisir. Je ne veux pas

MUSIQUES

me torturer, parce qu'alors, je ne fais rien de bon et je torture les gens, ce dont je n'ai pas envie. Je ne veux pas faire plaisir à quelqu'un parce qu'il aime bien ça, si je sais qu'en le faisant je me torture. Et il y a aussi des moments, peut-être juste de petits instants, pour faire plaisir à l'autre, où il s'agit d'oublier notre personne.

Avant d'enregistrer mes disques, au Sénégal, j'ai eu beaucoup de propositions de femmes chanteuses qui souhaitaient que je vienne jouer dans leur orchestre. Mais je ne voulais pas de cela et j'ai toujours refusé. Je me suis ainsi retrouvé à faire seul mon premier album, *Diam (La Paix)*.

Toutes mes chansons tournent autour de l'amour, de la paix, de l'entraide, etc. Si l'on veut faire évoluer ce monde, construire des choses, ce doit être autour de cette générosité.

F. B. : On sent chez vous une très grande maîtrise, que vous avez acquise grâce à cette fonction de griot qui est la vôtre. Vous êtes issu d'une grande lignée de griots traditionnels et votre second album, *Le Griot Rouge*, était entièrement inspiré de cette tradition.

A. C. : Dans *Le Griot Rouge*, j'ai voulu expliquer l'histoire de la kora, de mon environnement, etc. Le griot n'est pas seulement là pour chanter, mais pour plus encore. Les gens peuvent danser sur mes chansons, mais ils ne vont pas transpirer. Ils vont danser dans leur tête, dans leur corps, pour planer comme je plane moi aussi. À l'intérieur d'eux-mêmes, ils ont des visions. Je les emporte, parce que je suis parti. Comme ils ont voulu venir à côté de moi et me suivre, je suis obligé de les emmener avec moi. Mais je les ramène toujours... Ils vont dire qu'ils ont voyagé avec moi, mais qu'auront-ils retenu de ce voyage ? En général, ils ne retiennent que des choses positives et cela me rassure.

F. B. : L'une des chansons de votre album *Mes Racines*, s'intitule "Kimintang". Vous expliquez que c'est le nom qui vous a été donné à la nais-

sance. Mais ce nom renvoie aussi à la grande lignée des Cissoko, dans laquelle se transmet la maîtrise du jeu de la kora, dont la science fut, dit-on, établie par le grand maître Djelimady Wouleng (cf. *H&M*, n°1274). Comment considérez-vous ces racines ?

A. C. : Pour moi, c'est très important. C'est vrai que je suis censé représenter mon passé et aussi vivre mon époque... Je m'appelle Kimintang Cissoko. J'ai posé la question à mon père – en général ça ne se fait pas – : *"Pourquoi m'as-tu appelé Kimintang ?"* Il m'a expliqué qu'alors que ma maman était enceinte il ne savait pas quel nom il allait me donner... C'est la première fois que je raconte ça... Un jour il a croisé un vieux qui lui a dit : *"Dans les jours qui viennent, tu vas avoir un garçon. Et ce garçon, il faudra l'appeler Kimintang."* C'était le nom de mon arrière-arrière-grand-père. Mon père ne se faisait jamais dicter ce qu'il devait faire, mais il écoutait les anciens. Lorsque je suis arrivé, il m'a donné ce prénom. Et en réalité, il n'y a que lui qui m'appelaient ainsi. Tout le monde disait Ablaye et lui seul Kimintang. Pour s'adresser à moi directement, il ne m'a jamais appelé Ablaye, et ce jusqu'à ce qu'il soit entré sous terre.

Ma mère m'appelait Ablaye et ce prénom est le seul lien que j'ai gardé avec elle. Je n'ai pas d'image, de photo d'elle. Ceux qui me connaissent bien vous diront que, si vous connaissez l'histoire d'Ablaye et que vous l'écoutez jouer, vous comprenez qu'il ne peut jouer que comme il joue. Je suis né dans cette grande famille, mais j'ai toujours été à la recherche de ma mère, Amaly. À la naissance de ma fille aînée, je ne parvenais pas à la regarder droit dans les yeux. Chaque fois que je la regardais, les larmes me venaient. Je suis allé voir papa et lui ai dit : *"Je suis inquiet parce que je n'arrive pas à regarder ma fille sans que les larmes montent."* Il m'a répondu : *"Oui, c'est parce que c'est ta mère que tu vois à travers elle."* Depuis ce jour, je peux regarder ma fille. Et elle porte le nom de ma mère.



Volker Goetze et Ablaye Cissoko. © YOURI LENQUETTE

La chanson “Kimintang” est mon histoire. Kimintang, mon arrière-arrière-grand-père, est l’homme qui a eu la chance d’assembler les pièces de la kora pour apporter la paix dans le cœur et l’âme des hommes. Pour moi, c’est une grande mission. Je joue avec un instrument traditionnel, mais ça ne veut pas dire que je suis traditionaliste. Je pourrais jouer sur une kora munie de clés, mais si nous nous y mettons tous, cet instrument va disparaître. Je suis parmi les mieux placés pour garder cette kora telle qu’elle est. Kimintang nous a donné cet héritage : c’est une grande chance, mais c’est aussi une lourde responsabi-

lité. Certains musiciens utilisent la kora avec des pédales wah-wah, de la distorsion, etc. C’est très bien, ils la font connaître, donnent envie à d’autres d’apprivoiser cet instrument. Il faut le faire. Mais il faut aussi toujours garder ses racines. Moi, je suis envahi par Kimintang, je suis Kimintang.

Dans notre tradition africaine, on parle de Ninki-Nanko. Ninki-Nanko est un esprit, c’est le dragon, le génie. Si tu viens en ami, il te reçoit comme un ami. Si tu viens en ennemi, il te reçoit comme ennemi. Ninki-Nanko, ce sont deux noms liés qui se développent pour donner : “*Ning Kimintang Wou Ning Kandara*”, c’est-à-dire que le nom Kimin-

MUSIQUES

tang vient aussi de ce dragon. D'un côté il y a Ning Kimintang, de l'autre Nang Kandara. C'est deux esprits sont liés, il existe un trait d'union entre eux. Ce sont des esprits de la forêt...

F. B. : Votre parcours artistique a toujours été assez individuel, voire solitaire. Vous jouez en solo sur vos deux premiers albums. Votre duo avec le trompettiste Volker Goetze se base essentiellement sur votre répertoire et des morceaux traditionnels arrangés. Dans vos participations à des spectacles ou vos collaborations avec d'autres artistes, vous restez fidèle à votre style, dont vous conservez l'intégrité. Seul votre album *Mes Racines* rassemble un orchestre de griots. Est-ce pour y assumez votre responsabilité de chef de famille artistique ?

A. C. : Dans une famille de griots comme la nôtre, on suit toujours nos aînés. Mais être l'aîné ne veut pas dire que l'on est chef de famille. Le rôle de chef de famille ne se décrète pas. Nos parents nous ont mis au monde et connaissent nos caractères à tous. C'est au travers de cette connaissance des caractères de chacun que sont dispensés les secrets. On sait qui doit porter quoi et qui ne doit pas. Parce que l'on prépare toujours la relève. Pour que tu sois fort, il faut toujours que tu ressembles à la famille. Et cela représente beaucoup de sacrifices. Ta puissance ou ta force, tu l'obtiens avec ta famille. Si tu n'as pas ta famille, tu ne peux pas l'acquérir. Je suis jeune, c'est vrai, et c'est une lourde responsabilité que d'être responsable de famille. Nous sommes 21 frères et sœurs. J'ai deux aînés. Mais si j'arrive aujourd'hui à être responsable de cette famille, c'est parce que mes deux aînés l'ont accepté. Quand je leur demande, ils disent : *"Ablaye, ce que tu décides, c'est comme ça."* Eux aussi m'ont donné cette force. Mais il faut bien

Ablaye Cissoko, Paris, février 2011.
© YOURI LENQUETTE

comprendre que, même si l'on est responsable de famille, on n'est pas leur papa. Notre responsabilité a des limites. Si l'on abuse de cette position, la situation peut changer. Quelqu'un d'autre pourra la contester. C'est très délicat.

J'ai toujours eu la chance, quand je m'adresse aux frères, aux sœurs ou même aux mamans, que tout le monde écoute. Je le faisais déjà alors que papa était vivant, donc pour eux ce n'est pas nouveau. C'est une grande responsabilité. Il faut connaître ses limites, écouter tout le monde, ne pas accepter d'entrer dans tous les détails, parce qu'on ne peut pas tout régler. Je fais ce que je peux et les frères le complètent. Si un de mes petits frères prend une décision, je l'encourage à le faire, parce que je ne suis pas toujours là. Il faut que d'autres puissent prendre des initiatives,

sans avoir à toujours attendre le grand frère. Et c'est extraordinaire de voir avec quel respect les membres de ta famille te saluent. Je me dis que je ne mérite pas tout ça. Aussi je fais toujours attention aux autres personnes lorsque je suis avec elles. Il y a des choses que j'aimerais faire personnellement en tant qu'humain, mais je ne me le permets pas, parce que d'autres regardent mes faits et gestes. Je dois toujours essayer de me positionner de telle manière que les jeunes puissent se dire que c'est comme ça qu'il faut faire. Même si personne n'est parfait.

F. B. : Les membres de votre famille sont-ils tous musiciens ?

A. C. : Oui, tout le monde est musicien. Comme vous le savez, on ne devient pas griot parce qu'on veut être griot. On naît griot, que l'on exerce ou pas la fonction. Chez nous, tous mes frères et sœurs sont polyvalents, sauf moi. Ils jouent de quatre à cinq instruments (balafon, djembé, piano, batterie, etc.), les filles chantent, dansent, jouent un peu la kora. Nous vivons tous de notre art. Notre maison n'est jamais fermée : c'est aussi une école. Chez nous, vous trouvez des enfants issus du quartier, ou certains qui viennent d'ailleurs apprendre à danser, à jouer de la kora ou du djembé. Ils y passent la nuit : à la maison vivent environ 80 personnes. C'était comme ça du temps du papa et, à son décès, nous avons dit que la maison ne changerait pas, que les portes resteraient ouvertes à n'importe quelle heure pour accueillir ceux qui arrivent.

F. B. : Vous n'êtes jamais resté enfermé dans un rôle de griot. Vous avez volontiers saisi les occasions de jouer avec des artistes d'autres cultures musicales : jazz, blues, baroque, oriental, etc. Le festival de Jazz de Saint-Louis a-t-il été déterminant pour permettre ces rencontres ? Qu'est-ce qui vous a amené à partager votre art avec d'autres ?

A. C. : La musique, comme l'amour, n'a pas de frontière. La musique ne se dicte pas. C'est vrai, j'habite une ville, Saint-Louis du Sénégal, où il y a un grand festival de jazz. J'ai d'abord accueilli les musiciens qui venaient jouer au festival. J'allais à l'aéroport avec ma kora. Je jouais dans les hôtels pour leur souhaiter la bienvenue. Si, aujourd'hui, alors que je suis à Paris, j'apprends que des Saint-Louisiens organisent un événement, sans même y être invité, je vais y aller avec ma kora, pour montrer que je suis de Saint-Louis.

Au Festival de jazz de Saint-Louis, toute la ville se rassemble : musiciens, peintres, artisans, vendeurs de cacahuètes, etc. J'y ai vu passer beaucoup d'artistes. Au début, je rêvais de monter sur cette scène. Ce que j'ai fait, jusqu'au moment où je me disais : *"Non, j'en ai marre, l'année prochaine je ne monte plus sur scène."* Et puis tout de suite, quelqu'un me dit : *"J'aimerais bien jouer avec toi."* Du coup, depuis bientôt quinze ans, je participe au festival. Sur la douzaine de collaborations que j'ai pu faire grâce à lui, onze ont bien réussi. Elles m'ont toujours ouvert de nouvelles portes.

Toutes ces collaborations sont comme les pièces d'un puzzle et c'est le festival qui m'a donné la possibilité de les réaliser. À une époque, on me prenait par la main en me disant : *"Viens, on va te présenter à X ou Y !"* Mais je ne voulais pas... Je me souviens de ma première rencontre avec Randy Weston. Le jour du concert, il me dit : *"Je vais jouer et quand un morceau te plaira, tu monteras sur scène avec nous."* J'ai écouté le concert et je n'ai pas bougé. Avant le dernier morceau, il est venu me chercher en me disant que j'étais trop timide. Ce jour-là, j'ai joué avec les larmes aux yeux : c'était un moment très important dans ma vie. Voir ce Monsieur, avec toute sa grandeur, sa générosité, venir lui-même me chercher avec modestie, ça m'a énormément touché. Maintenant, quand je suis à New York, je vais le voir chez lui. En 2011, je suis allé lui rendre visite. C'était son anniversaire. Je ne le savais pas, mais je m'étais

MUSIQUES

dit que j'allais lui faire une surprise. Je suis arrivé en cachant ma kora. Il était heureux de me voir. Toute sa famille était réunie. Après avoir mangé, je me suis éclipsé pour revenir avec ma kora. Il est resté sans voix !... Je le considère comme un ami. Sur le plan musical, lorsque je joue avec d'autres groupes, je ne veux pas qu'on me dise : "*Fais ça !*" Ou alors il faut vraiment qu'il y ait quelque chose qui me pousse dans la mélodie. La plupart du temps, j'aime que l'on me demande : "*Qu'est-ce que tu peux apporter ?*" C'est ça une vraie collaboration, pas une commande. Pour certaines collaborations, on fait une résidence pour un événement. C'est bien, mais je n'ai pas envie que ça en reste là et la plupart de mes collaborations ont abouti à des concerts ou à l'enregistrement de disques.

F. B. : Qu'en est-il de votre travail avec le trompettiste Volker Goetze ? Plus qu'une collaboration, on dirait qu'il s'agit d'un dialogue entre vous deux, issu d'une formidable écoute mutuelle, où chacun essaye de prolonger le discours musical de l'autre. On dirait une façon de vibrer l'un l'autre en gardant, à travers vos connaissances respectives, une forme continue de musique qui se régénère.

A. C. : Volker est très sensible. Ce n'est pas un trompettiste comme les autres. Je me souviens de nos deux premiers concerts : tous les deux nous étions en pleurs tellement c'était profond. Jusqu'à présent, lui continue de pleurer sur scène. Moi j'ai dit que j'étais fatigué de faire couler mes larmes... Pour ce duo avec Volker, je n'ai pas d'explication. Ça vient de plus haut... La musique me ronge. Quand je joue, je sens comme une profonde douleur à l'intérieur. Parfois en concert, je suis obligé de m'arrêter pour discuter avec le public. On rigole un peu, ça me calme, et on repart. L'échange avec le public est important... J'ai grandi avec la trompette. Mon père était chef d'orchestre de la Gendarmerie nationale. Le son de la trompette dans

une caserne m'est familier. Mais le travail avec Volker est un travail d'écoute. Notre phrase n'est jamais terminée : il arrête, il écoute, il reprend, je repars... Nos concerts sont toujours différents des albums. L'important pour moi, c'est qu'on est là pour vivre ce moment. Aucun de ces moments de concerts ne vont se ressembler, parce que le contexte n'est jamais le même. Mais la musique restera toujours agréable. Nous prenons beaucoup de plaisir à jouer ensemble et à la fin de chaque concert, on ne peut plus s'arrêter de se remercier mutuellement. ■

/// Ablaye Cissoko & Volker Goetze seront en concert à la Philharmonie de Paris le samedi 3 octobre 2015.

Discographie

Ablaye Cissoko :

- *Mes Racines*, Kora and Ko / Ma Case, 2013
- *Le Griot Rouge*, Ma Case, 2005
- *Diam (La Paix)*, Ma Case, 2002

Ablaye Cissoko & Volker Goetze :

- *Djaliya*, Kora and Ko / Ma Case, 2014
- *Amanke Dioni*, Motema, 2012
- *Sira*, Obliqsound, 2009

Avec Simon Goubert :

- *African Jazz Roots*, Cristal Records, 2012

Collaborations :

- Majid Bekkas, *Mabrouk*, Bee Jazz, 2011
- Ensemble La Chimera, *Odisea Negra*, Naïve, 2011
- François Jeanneau, *Quand se taisent les oiseaux*, Bee Jazz, 2007